

LA

TRUMP

TOWER DE

BABEL

PAR

SHALOM AUSLANDER

1.

Et le Seigneur dit : voyez, ils ne sont tous qu'un peuple et qu'une langue et c'est là leur première œuvre ! Maintenant, rien de ce qu'ils projetteront de faire ne leur sera inaccessible !

Genèse, XI, 6

Un jour du temps jadis, à Babel, les humains se réunirent.

« Hé, dirent-ils, et si on construisait une tour ? »

Tout le monde trouva que c'était une idée formidable, à l'exception d'un type dénommé Dieu, qui contrôlait le monde et était toxico. La drogue à laquelle Dieu était accro était le Pouvoir, et il se faisait aussi, de temps à autre, des petits shoots de Contrôle – mais bien qu'il eût joui d'un pouvoir et d'un contrôle plus grands que n'importe qui d'autre, il possédait de toutes petites mains, ce qui le rendait peu sûr de lui, raison pour laquelle il n'aimait pas l'idée que les humains s'unissent, car il craignait, s'ils le faisaient, de ne pas tarder à perdre son Pouvoir adoré.

La tour monta et monta. C'était une tour fantastique, non pas seulement à cause de son merveilleux hall, de sa merveilleuse piscine intérieure et

de son merveilleux restaurant au tout dernier étage, mais parce qu'elle avait été construite grâce à l'effort collectif de l'humanité, unie pour œuvrer à ce but. Cette tour était une preuve en brique et en ciment de ce que l'humanité peut accomplir lorsqu'elle met ses différences de côté. Mais plus la tour devenait fantastique, plus Dieu se sentait menacé. Et c'est pourquoi, un beau jour, Dieu agita sa baguette magique et condamna les humains à s'exprimer dans des langues différentes. Incapables de se comprendre les uns les autres, les humains se mirent bientôt à se battre entre eux, et – voyez ! – l'édifice fantastique s'effondra, les humains se trouvèrent dispersés partout sur la planète, et Dieu sentit alors qu'il était, vraiment, un homme très important.

Fin.

Ou bien était-ce le commencement ?

J'ai lu, récemment, un article écrit par une Juive-Américaine – les traits d'union font un tabac ces derniers temps – qui m'a fait rêver un instant que la tour de Babel se fût effondrée sur elle, et sur elle seule, et que – voyez ! – ses ossements se fussent retrouvés à jamais éparpillés partout sur la planète.

Avant de commencer, il me semble utile de dire que je suis un juif déchu et heureux de l'être, un juif qui a coupé ses racines orthodoxes strictes à l'âge de dix-huit ans et qui, depuis lors, ne les a jamais regrettées un seul instant. Privé de ces racines, l'arbre n'a fait que croître en bonheur et en solidité, car le sol toxique dans lequel elles plongeaient le poussait vers une mort lente et douloureuse. Bien, je pense que j'ai suffisamment étiré le fil de cette métaphore. L'important, c'est que malgré mes rabbins et malgré mon passeport, je ne me considère pas comme juif, et je ne me considère pas comme Américain – je suis un être humain, né sans l'avoir demandé, affligé d'un lobe frontal, conscient de sa propre mortalité, qui tire une peine à perpétuité pour un crime commis dans une vie antérieure dont il ne garde aucun souvenir. Franchement, cela me suffit en guise d'identité.

Mais j'y reviendrai.

L'article en question exposait le regret que cette auteur juive laïque nourrissait, face au président Trump, de n'être pas plus juive. Elle y faisait la liste des moments forts de sa biographie de citoyenne intégrée – parents non religieux, études de lettres et sciences humaines, défense militante de causes africaines-américaines, de causes féministes, mais jamais de causes juives. En réalité, soulignait-elle, elle n'avait jamais vraiment eu à se penser elle-même comme juive.

« Enfin, écrivit-elle en allant à la ligne, comme je viens de le faire,

pour bien dramatiser, jusqu'à ce que Trump arrive. »

Elle était choquée. Choquée par sa victoire, choquée par son insensibilité, choquée par son racisme, choquée par la proximité qu'il entretenait avec des groupes antisémites, et choquée par la cour qu'il faisait aux nationalistes blancs (l'apparition d'un sac à merde courtisant des sacs à merde dans le but de devenir Sac-à-Merde-en-Chef d'une nation volontiers merdique n'aurait pas dû susciter la surprise qu'elle semble avoir suscitée, mais que voulez-vous, c'est ainsi). La surprise fut si grande, en fait, que l'auteur en fut régénérée.

« Avant cela, je pouvais ne pas vouloir penser à ma judéité, écrivait-elle ; désormais, j'y étais obligée. »

Troublée, l'auteur dialogue avec une amie juive-américaine pareillement régénérée, et elles conviennent toutes deux que l'Holocauste fut une bien mauvaise chose, que les Juifs ne sont pas tous riches, et que la « nouvelle vague » d'antisémitisme est assez effrayante. Et vous savez ce qu'elles comprirent d'autre ? Elles comprirent qu'il y avait, bon sang de bonsoir, des aspects vraiment chouettes dans le fait d'être juif : elles adoraient les bagels, elles adoraient les latkes, et elles adoraient Anne Frank.

Cette dernière semblait étrange en tant qu'objet d'adoration.

Mais j'y reviendrai.

Et de conclure son article en brandissant un poing juif-américain : « Pour la première fois, je vois ma judéité comme une partie fondamentale de ce que je suis. »

Même en m'y consacrant pendant mille ans – c'est-à-dire pour une période deux fois plus longue que l'âge du monde selon les juifs fondamentalistes –, je ne crois pas que je pourrais imaginer plus regrettable réaction à l'advenue du président Trump.



3.

J'ai grandi avec une kippa sur la tête et une cible dans le dos.

Les *goyim* (les non-Juifs) allaient avoir ma peau. Mes parents et mes professeurs me le disaient très clairement, et les *goyim*, expliquaient-ils, étaient des ennemis redoutables. Ils sont violents, me disaient-ils, ils sont incultes, malpolis et rustres. Ils méprisent l'intelligence, et c'est pour cela qu'ils nous haïssent. Ils boivent – de la bière, surtout, devant des matchs de football – et lorsqu'ils sont ivres ils deviennent violents, généralement à l'encontre des Juifs. Les *goyim* haïssent les Juifs, et passent le plus clair de leur temps à concevoir de nouvelles façons de les tuer. Chaque fois que vous voyez des *goyim* assis autour d'une table, vous pouvez vous dire qu'ils sont probablement en

train de parler des Juifs, et qu'ils débattent des mérites comparés des toutes dernières méthodes en matière de génocide.

La paranoïa existait chez les Juifs bien avant l'Holocauste, mais l'Holocauste, qui s'est déroulé tout juste trente ans avant ma naissance, semble l'avoir amplifiée, justifiée, normalisée.

« Le seul bon Allemand, disaient mes parents, est un Allemand mort. »

Tout le monde en convenait.

Les pires des *goyim*, bien sûr, sont les *goyim* noirs, car ils sont encore plus violents que les blancs, et plus stupides aussi. Mais les Irlandais sont eux aussi assez gratinés, parce que ce sont eux qui boivent le plus, de même que les Hispaniques, qui ne sont pas aussi redoutables que les Noirs

mais qui se promènent avec des crans d'arrêt et qui agressent les vieilles dames. Le pire des *goyim*, cependant, demeure l'Arabe, qui ne vit que pour assassiner les enfants juifs.

« Le seul bon Arabe, disaient mes parents, est un Arabe mort. »

Tout le monde en convenait.

Et c'est ainsi que les victimes de haine devinrent porteuses de haine.

Et ceux qui sont haïs par les porteurs de haine jadis eux-mêmes victimes de haine deviennent porteurs de haine à l'égard des premiers.

Et ainsi de suite.

4.

Quand j'étais petit, je voulais devenir blanc. Et pourquoi pas ? Les Blancs sortaient le samedi au volant de leurs voitures – des Camaro et des Mustang, pas des putains de Nissan Sentra – pendant que moi j'étais coincé à la synagogue, et ils mangeaient au McDonald's, au Red Lobster, et ils avaient des tatouages, et les garçons avaient le droit d'avoir les cheveux longs, et les filles pouvaient se balader en bikini au centre commercial. Et puis, par-dessus tout, personne ne les haïssait – personne ne disait qu'ils s'étaient mis en cheville avec Satan, ou qu'ils contrôlaient l'Amérique, ou qu'ils étaient des polymorphes maléfiques.

Fort heureusement, j'étais blanc de peau, de sorte que l'examen de passage ne devait être qu'une simple formalité.

Alors je parlais comme eux, je me laissais pousser les cheveux comme eux, je portais des t-shirts AC/DC comme eux, des jeans lacérés comme eux.

Pour rien.

« Enfoiré de Juif », disaient-ils en entendant mon nom.

Aujourd'hui, je ne veux plus être blanc. Qui le voudrait ? Les Blancs sont mauvais. Les Blancs sont des marchands d'esclaves. Les Blancs sont des pillards. Les Blancs sont des harceleurs sexuels. Les Blancs sont les dévastateurs privilégiés de la planète.

Fort heureusement, je suis juif.

« Arrête tes conneries, disent-ils en regardant ma peau. Enfoiré de petit Blanc. »

Polymorphie mon cul.

*Si j'étais réellement polymorphe,
bon sang, ce n'est certainement pas
en humain que je me changerais*

5.

Ta-Nehisi Coates, l'auteur du best-seller *Une colère noire : Lettres à mon fils*¹, a récemment écrit un article pour reprocher à Kanye West, star du R&B et supporteur de Trump, de vouloir être blanc. Kanye aspire à une liberté « blanche », écrit Coates. Sous sa plume, la liberté blanche se définit comme « une liberté sans conséquences, une liberté sans critiques, la liberté d'être ignorant et fier, la liberté de profiter d'un peuple pendant un temps puis de le laisser tomber

l'instant d'après, une liberté de retranché qui défend son terrain, une liberté sans responsabilité, une liberté sans mémoire douloureuse ».

La liberté noire, en revanche, selon Ta-Nehisi, est philanthropique. La liberté noire est dans le don. La liberté noire est dans le sacrifice de soi.

Une fois ces divisions consolidées, Coates termine en exhortant Kanye à regagner le giron de sa race – « à retourner à l'os et au tambour, à retourner

à Chicago, à retourner dans son Chez-lui ».

Voici ce que je me dis depuis quelque temps : si j'étais *réellement* polymorphe, bon sang, ce n'est certainement pas en humain que je me changerais.

En chien, peut-être.

En arbre.

En caillou, pourquoi pas.

Mais, putain, pas en humain.

Depuis que je suis petit, j'entends de l'antisémitisme. Même quand il n'y en a pas.

Bob Marley :

Old Pirates, yes, those rabbis,
De vieux pirates, oui, ces rabbins,
Sold us to the merchant ships.
Nous ont vendus aux navires
marchands.

Ray Charles :

Everyone was Jewish,
Tout le monde était juif,
You can bet your soul,
Tu peux gager ton âme
They did the boogie-woogie
Qu'ils faisaient le boogie-woogie
With a steady roll.
Avec un rouleau d'étude.

Biggie Smalls :

Now, who's hot, who's not ?
Voyons, qui est *hot*, et qui ne
l'est pas ?
Tell me who rock, who sell out in
stores ?
Dis-moi qui rock, qui a tout vendu
dans les magasins ?
Tell me who flopped, who copped the
blue drop,
Dis-moi qui a fait un flop, qui a
raffé la goutte bleue,
Whose Jews got rocks ?
Qui a des Juifs qui possèdent
des cailloux ?

Ce fils de pute de Marley faisait
l'article pour le vieux serpent de mer selon

lequel c'étaient les Juifs qui dirigeaient le commerce des esclaves. Ray Charles laissait entendre que seuls les Juifs peuvent se permettre de sortir dans des night-clubs, pour y danser avec des « rouleaux d'étude », référence évidente à la Torah. Biggie suggérait que ses agents juifs possèdent des tas de diamants parce qu'ils le volent³.

Une fois créées, les divisions entre les gens sont difficiles à combler. Pire, elles se transmettent de génération en génération, comme la blennorragie. La langue allemande me donne encore la chair de poule. Le groupe de rock alternatif Tool a une chanson intitulée « Die Eier von Satan ». Les paroles sont en allemand, et sont chantées comme à travers un porte-voix pour une foule en délire. C'est le son de Nuremberg, avec des demandes répétées pour « *Und keine Eier !* » C'est glaçant, c'est effrayant, et c'est une blague : ces paroles ne sont rien de plus que la recette du *devil's food cake*, ce bon vieux « gâteau du diable ».

« *Und keine Eier !* » signifie en allemand « et aucun œuf ».

Un beau jour, jadis, je me suis mis à recevoir des dizaines de menus non désirés, glissés sous la porte de mon bureau. Ce n'est qu'une banale donnée de la vie urbaine, j'imagine, mais cela m'agaçait, alors j'ai fait graver une plaque en métal que j'ai accrochée sur ma porte, avec une citation de Ralph Waldo Emerson sur l'importance de la paix.

Citation rédigée en arabe.

Personne n'a plus jamais glissé de menu sous ma porte.

*Depuis que je suis petit,
j'entends de l'antisémitisme.
Même quand il n'y en a pas.*

1. *Between the World and Me*, trad. Thomas Chaumont, Autrement, 2016.

2. Ta-Nehisi Coates, « I'm not Black, I'm Kanye », *The Atlantic*, 7 mai 2018.

3. Les paroles exactes de Marley disent : « Old pirates, yes, they rob I » et ne parlent pas du tout des Juifs. Ray Charles chantait en réalité « Everyone was juiced, you can bet your soul, they did the boogie-woogie with a steady roll » (« Tout le monde était très excité/ Tu peux gager ton âme/ Qu'ils faisaient le boogie-woogie avec un déhanché solide »), ce qui est moins absurde qu'un night-club rempli de Juifs avec des torahs sous le bras. Quant à Biggie, il se contentait de frimer en disant que ses « *jewels got rocks* » – que ses « bijoux étaient sertis de cailloux » –, ce qui trahit, certes, un matérialisme bien vil, mais on est loin de *Mein Kampf*.



7.

L'avenir, au cas où vous ne le sauriez pas, est féminin.

Les femmes sont en marche.

Les femmes sont « *woke* » – éveillées, conscientes, conscientisées.

Tout le monde est « *woke* ».

Il y a des marches pour la Gay Pride et des marches pour la Black Pride. Il y a le défilé annuel du Salut à Israël, et le défilé du Jour de Porto Rico. En réalité, la ville de New York est un rêve pour les identités à trait d'union. Janvier voit l'Aïd el-Fitr, où des milliers de musulmans-américains se rassemblent à Prospect Park pour célébrer la fin du ramadan. Février voit fleurir des parades d'Asiatiques-Américains

célébrant le Nouvel An chinois. En mars vient le printemps, et l'impressionnante procession de la Holi, ou Phalguna, des Caribéens-Indiens-Guyanais-Américains, suivie par la parade de la Saint-Patrick, ce « ciment de la communauté irlandaise-américaine », puis par la parade de l'Indépendance grecque, pour les Grecs-Américains. En matière de traits d'union, avril est un peu mort, mais le mois de mai en a pour tous les goûts : il y a la parade de Bouddha pour les bouddhistes-américains, la parade norvégienne-américaine pour les Norvégiens-Américains, la parade du Jour de Martin Luther King (majoritairement africaine-américaine, même si

de nombreux autres trait-d'unionistes se joignent à la célébration de l'appel à l'unité naguère lancé par le révérend, qui est en réalité un appel anti-trait-d'unionisme), la parade turque-américaine pour les Turcs-Américains, la parade du Salut à Israël pour les Juifs-Américains, et la fête des Tchèques et des Slovaques pour les Tchèques-et-Slovaques-Américains. Et nous ne sommes pas encore arrivés à l'été ! En juin, la ville accueille la parade du Jour de Porto Rico, l'hommage aux Ancêtres du Passage du milieu, la fête

*Au Scrabble,
les mots à trait d'union
sont tous interdits*

de la Culture caribéenne, et la Marche des fiertés LGBTQ. Quand juin cède la place à juillet vient le temps du festival des Arts africains, à Brooklyn, et de la parade du Jour de l'indépendance colombienne, dans le Queens. Août et ses jours caniculaires apportent la parade équatorienne, la parade du Jour de la République dominicaine, la parade du Jour de l'Inde pour les Indiens-Américains. En septembre, c'est la rentrée, mais gardez-vous un peu de temps pour la parade du Jour des Africains-Américains, la parade des Allemands-Américains, la parade du Jour des musulmans, la Fête coréenne et la Fête tibétaine. Les températures se rafraîchissent en octobre, mais pas suffisamment pour ralentir la parade du

Jour des Hispaniques à Manhattan, et la parade de l'Inde à South Street Seaport.

L'identité fait fureur.

La fierté est partout.

Tout le monde est *woke*.

Et pourtant nous nous haïssons les uns les autres plus que jamais.

Jésus avait peut-être raison lorsqu'il disait que la fierté est un péché.

À quelle parade Jésus se joindrait-il ?

Au Scrabble, les mots à traits d'union sont tous interdits.

Jésus, le Scrabble, faites votre choix.

J'ai déménagé, il y a peu. Mes déménageurs étaient russes. Ils étaient extrêmement amicaux et serviables. Mes jeunes fils ont trouvé que Dimitri était « un mec cool ».

« Ils t'ont volé des trucs ? m'a demandé en plaisantant un ami juif-américain de gauche.

– Ils ont planqué des caméras chez toi ? a demandé un ami africain-américain.

– Dans la situation actuelle, a confessé un LGBTQ+-américain, ça me foutrait un peu les jetons de voir une bande de Russes dans ma maison. »

Et pourquoi pas ? Nous sommes en pleine Troisième Guerre mondiale numérique, m'informent-ils. Dans une Nouvelle Guerre froide. Il y a un Rouge sous votre lit. Ils haïssent notre liberté. Ils cherchent à dominer le monde. Ce sont des polymorphes.

Eh, une seconde.

Mais c'est moi, ça.

À la suite de l'élection de Trump, nous disent les sondages, les Juifs se divisent. Les Juifs-Américains qui haïssent Trump n'arrivent pas à comprendre les Juifs-Américains qui l'adorent. Les Juifs-Américains qui l'adorent pensent que les Juifs-Américains qui le haïssent trahissent Israël. Les Juifs israéliens adorent Trump et pensent que les Juifs américains se fichent de leur sort. Les Juifs de droite sont en colère contre les Juifs de gauche qu'ils accusent de faire passer les idées de gauche avant leur judéité ; les Juifs de gauche sont en colère contre les Juifs de droite qu'ils accusent de ne pas comprendre que l'égalité des droits pour tous est une bonne chose pour tous, y compris pour les Juifs ; les Juifs âgés pensent que les Juifs jeunes ne comprennent pas pourquoi ils soutiennent Israël, et les Juifs jeunes n'approuvent pas la façon dont les Israéliens traitent les Palestiniens.

Il existe pourtant une chose sur laquelle tout le monde est d'accord : face au président Trump, nous devons retourner vers nos peuples.

Autre article, par une autre Juive-Américaine – pas seulement Juive-Américaine, mais Juive-Ashkénaze-Américaine, mariée à un Juif-Ghanéen-Américain.

Juive, en couple interracial, et femme.

En termes de politiques identitaires, ça vaut un mot-compte-triple. C'est intouchable. Ça fait échec et mat.

Elle perçoit une recrudescence de l'antisémitisme, écrit-elle, non seulement chez les nationalistes blancs, mais également au sein des mouvements progressistes auxquels elle appartient.

Quand elle a vu un tweet de Black Lives Matter⁴ décrire les Juifs israéliens comme des colonialistes blancs, et présenter le conflit israélo-palestinien comme un combat entre des suprémacistes blancs (les Israéliens) et une minorité opprimée d'individus à la peau sombre (les Palestiniens), elle fut forcée de répondre.

« Le conflit israélo-palestinien est complexe, et beaucoup plus nuancé que le portrait que vous en faites », tweeta-t-elle.

Mais les gens qui se souciaient des vies noires, découvrit-elle, se fichaient décidément bien de quiconque leur semblait blanc (les Israéliens, au passage, sont aussi sombres de peau que les Arabes).

Ils lui demandèrent de fermer sa gueule.

Ils la traitèrent de « connasse génocidaire ».

Comment réagit-elle à leur réponse prévisible ?

Vous l'avez deviné : elle se plonge dans sa judéité.

« Je me dois d'offrir à tous les enfants que nous pourrions avoir, écrivit-elle, la chance de se tenir debout sur leurs deux pieds, fermement enracinés dans leur héritage. » Et elle fait le serment de continuer à lutter pour les causes progressistes, « en tant que Juive, avec une identité juive pleine et entière, et qui veut se faire entendre. Je suis *woke*. »

Tout le monde est tellement *woke*, putain, que j'ai une furieuse envie de dormir.

Parlons d'architecture.

4. Black Lives Matter (« La vie des Noirs compte ») est un mouvement de défense contre la violence (notamment policière) et contre le racisme systémiques exercés à l'encontre des Noirs (NdT).

Vu que l'Ancien Testament décrit la tour de Babel comme étant faite de briques » et de « bitume⁵ » (Genèse, XI, 3), je m'étonne que personne n'ait fait le lien avec Donald Trump, dont les biens, la famille et la carrière ont été bâtis avec les mêmes matériaux.

Malheureusement, je suis écrivain. Cela veut dire que je bois trop d'alcool, que je dépense en psychothérapie l'essentiel du peu d'argent que je gagne, et que je vois des histoires partout où mon regard se pose. Tout est histoire : les débuts, les milieux, les fins, les buts premiers, les obstacles, les actions, les scènes – celles et ceux des personnages fictifs, de ma propre vie, des vies de mes amis et membres de ma famille.

*Tout le monde est
tellement woke, putain,
que j'ai une furieuse
envie de dormir*

C'est très agaçant.

Et à mesure que le monde qui m'entoure devient sans cesse plus *woke*, et sans cesse plus divisé, je vois que la comparaison avec l'histoire de la tour de Babel va plus loin que les simples briques et le vulgaire bitume.

Les rabbins qui étaient mes professeurs lorsque j'étais enfant disaient que l'histoire de la tour de Babel nous parle de l'arrogance de l'homme cherchant à se mesurer à Dieu. Les exégètes de la Bible,

en revanche, disent que cette histoire n'est qu'une façon que les Anciens avaient de rendre compte du phénomène de la pluralité des langues.

À mon avis, ils se trompent, les uns comme les autres.

Il ne s'agit pas de Dieu.

Il ne s'agit pas du langage.

Il s'agit de l'histoire de l'humanité – notre début, notre milieu et notre fin possible. On nous a divisés, on nous a dispersés. Ce fut, dans le jargon des créateurs d'histoires, l'Incident déclencheur, ce point de départ de l'intrigue censé lancer la *Quête*.

Notre *Quête* consiste à retrouver l'union. À redevenir Un.

Nous sommes un puzzle en voie de lente reconstitution, une fenêtre fracassée dont les éclats coupants jonchent la surface du globe.

Et donc voici les opposants de l'histoire : la race, la religion, la nationalité.

Toutes trois conspirent à empêcher les pièces de se réunir.

– Tu es spécial, murmurent-elles à nos oreilles. Tu es le plus important. Tu es le plus lésé. Tu es le plus destiné à gouverner.

Ce qui me ramène à la journaliste que j'imaginai, plus haut, mourir écrasée sous les décombres de la tour de Babel. Et à Donald Trump. Et aux Juifs-Américains et aux Africains-Américains et à tous les autres traits-d'union de tous les autres pays, qui, à cette haine trumpienne qui n'a rien de nouveau, répondent exactement de la mauvaise manière : par le tribalisme. Par la séparation. Par la retraite, en se drapant dans sa fierté – retraite dans le *shtetl*, dans le ghetto, dans le quartier.

5. Le mot anglais utilisé ici (dans la traduction King James de la Bible) est le mot *slime*, qui peut désigner la vase mais aussi, et surtout, aujourd'hui, n'importe quelle substance gluante et repoussante (NdT).

Donnant ainsi aux dieux exactement ce qu'ils veulent.

Ne me dites pas que la réponse à la haine consiste à vous coudre l'étoile jaune de David sur votre propre foutue manche de chemise. Ne me dites pas que vous êtes *woke* quand vous exhortez vos frères à retourner « à l'os et au tambour ». Vous voulez déjouer les dieux – qu'ils s'appellent Trump ou qu'ils portent d'autres noms – qui poussent au racisme et à la division ? Dans ce cas envoyez chier qui vous êtes, et envoyez chier d'où vous venez. Envoyez chier votre trait d'union, et envoyez chier votre

Envoyez chier votre fierté, envoyez chier votre pays natal et envoyez chier quiconque vous dit que vous êtes élu

fierté, envoyez chier votre pays natal et envoyez chier quiconque vous dit que vous êtes élu.

Anne Frank ne pouvait pas sentir les Juifs religieux de sa classe, parce qu'ils étaient isolationnistes. C'est une des ironies douloureuses de sa trop brève vie : elle rejetait les étiquettes, et fut assassinée par des gens qui ne voyaient que ça. Alors ne me dites pas que vous aimez Anne Frank si c'est pour ensuite vous tapoter le dos et plonger au fond du puits de l'identité.

Il n'y a pas de Juifs. Il n'y a pas d'Africains, pas d'Américains, pas de Russes.

Il n'y a que des humains.

Nous saignons tous, nous rions tous, nous éprouvons tous la faim, nous mourons tous.

Les enjeux de cette histoire sont grands. Si nous réussissons, il se pourrait tout simplement que nous construisions quelque chose de magnifique. Dans le cas contraire – si nous persistons à tremper dans les divisions et les identités et les chauvines agitations de drapeaux –, nous combattons, et nous mourons, comme les dieux et les Trump espèrent que nous le ferons.

Les racistes, les nationalistes et les isolationnistes haïssent tous des choses différentes, mais il est une chose qu'ils aiment, toujours : leur sang. Ils aiment leur sang, et ils aiment le garder pur, et ce qu'ils haïssent réellement, plus que tout, c'est le « mélange » de leur sang avec d'autres races.

Alors mélangeons-nous.

Devenons cette Unité qu'ils redoutent.

Baisons, marions-nous, vivons sans passé. Débarrassons-nous des races et des religions, des nations et des nationalités. Fini les Noirs et les Blancs, fini les Juifs et les gentils. Fini les Russes et fini les Américains. La seule nation est la Terre. Le seul drapeau est le drapeau humain.

Le président américain construit avec du *slime*.

Tous les dirigeants le font.

Tous les diviseurs le font.

Répondons-leur en construisant quelque chose de magnifique.

Traduit par Jacques Mailbos

Illustré par Stephanie F. Scholz

SHALOM
AUSLANDER
Né en 1970 dans
l'État de New York,
cet écrivain issu
d'une famille juive
orthodoxe porte
un regard acerbe
et corrosif sur le
judaïsme et la culture
juive. Il a notamment
publié *La Lamentation
du prépuce* (2005)
et *L'Espoir, cette
tragédie* (2012).

